

Le Canard.

Montréal, 5 Novembre 1881.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Viagt par cent de commission accordée à tout personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boite 375.

Une Métamorphose.

Le prétendu *Vrai Canard* annonce qu'il va se métamorphoser. C'est grave! En histoire naturelle, c'est la chenille qui nous offre les plus fréquents exemples de métamorphose. Dans le cas actuel la chenille n'est pas très belle. Reste à savoir ce que sera le papillon:

* * *

Ce journal, qui aurait pu s'appeler le *Singe*, mais qui, par antithèse, a préféré s'appeler le *Vrai Canard*, se déclare dégoûté de ses antécédents. Avoûons que ce n'est pas sans raison. Seulement, il oublie d'ajouter que c'est le *Canard* qui lui force à dépouiller le vieil homme. Dans l'intérêt de la vérité nous nous faisons un devoir de compléter une déclaration que sa modestie bien connue lui a empêché de faire en entier.

* * *

La feuille en question s'aperçoit un peu tard qu'elle ennuie ses lecteurs. En désespoir de cause, avant que la bise glacée ne l'emporte où vont les feuilles de rose et les feuilles d'herbe à dinde, elle a voulu réveiller un peu ses abonnés en citant quelques lignes de mon humble prose. Elle savait, la coquine, que je serais obligé de lui rendre la politesse, mais, entre nous, je perds à l'échange. Enfin nécessité n'a pas de loi.

Commençons donc par l'article excoésivement spirituel de cette pauvre feuille desséchée:

« Le *Vrai Canard* est assez vieux.»

Je le crois bien ! Il l'est même trop. Il y a longtemps que les gens s'aperçoivent qu'il radote :

« Nous avons décidé dans notre sagesse de lui faire subir une transformation importante.»

Allons, franchement. Le fait d'avoir reçu le protêt que M. Bélanger N. P. vous a signifié au nom des propriétaires du *Canard*, n'a-t-il pas influé quelque peu sur votre décision ? Je suis tenté de le croire et voici pourquoi :

Il y a quelques années M. Berthelot vendit à ses co-associés sa part de la propriété du *Canard* renonçant au titre, etc., pour devenir le rédacteur salarié de cette feuille. Je ne sais comment il la rédigeait, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était tellement dégoûté de ses écrits qu'il prétend aujourd'hui les avoir répudiés. Plus tard, les propriétaires du *Canard*, pour des raisons à eux connues, jugèrent à propos de se dispenser des services de leur ex-associé, M. Berthelot, qui avait eu le soin

de copier les listes d'abonnés du *Canard*, fonda alors un prétendu journal comique qu'il appela le *Vrai Canard*, usurpant ainsi le titre du journal dont il avait vendu sa part, laquelle se composait d'un cinquième, je crois

Depuis ce temps, il a fait tout en son pouvoir pour donner à entendre à tous ceux qu'il a pu tromper, que le seul véritable *Canard* était le sien. Il y a environ pour moi, les propriétaires actuels du *Canard* ont proposé amicalement aux propriétaires du prétendu *Vrai Canard* de changer leur titre dans l'intérêt des deux journaux.

* * *

Nous ne voulions pas être tenus responsables des chef-d'œuvres de notre drôlatique voisin et nous nous apercevions que ses écrits nous causait un tort immense. Il y a des gens à qui l'on peut faire entendre raison. Il y en a d'autres qu'on ne mène qu'à coup de bâton. Il nous fut impossible de faire comprendre aux propriétaires de la feuille au titre usurpé qu'il était de leur intérêt comme du nôtre de faire le changement que nous leur demandions. Après avoir attendu un temps raisonnable, nous avons pris des procédés contre eux et le résultat, c'est que M. Berthelot s'est enfin aperçu de la décrépidité prématurée qui frappe son journal.

* * *

Avant de déclarer qu'ils ne veulent plus rien avoir à faire avec le *Canard*, les propriétaires de la feuille qui tombe ont commencé par dissoudre la société qui existait entre eux. Cela ne les dispense pas de l'obligation de nous dédommager des pertes que nous a fait subir le voisinage compromettant qu'il nous ont imposé. Non contents d'avoir pris cette puérile précaution, ils ont enlevé leur noms de tous les exemplaires des deux derniers numéros, à l'exception de ceux qu'ils ont distribués en dehors de la ville. De sorte que, pour le lecteur de Montréal, le prétendu *Vrai Canard* n'a été publié par personne depuis quinze jours. Ce procédé n'est peut être pas tout à fait légal, mais il donne la mesure de la bonne foi qui anime ces messieurs. C'est après s'être signalé par de tels exploits que M. Berthelot a l'effronterie de se plaindre que le *Canard* vit à ses dépens et de déclarer qu'il faut que cela cesse. Oh ! oui, il le faut et c'est pour cela que le ci-devant rédacteur du ci-devant prétendu *Vrai Canard* se sent pris de sorpuques qui, pour être un peu tardifs, n'en sont pas moins ridicules.

Mais continuons notre citation :
« Notre format sera considérablement agrandi, le ton de la rédaction plus élevé... »

Diable ! ce n'est pas sans besoin !
...« Nous aurons toujours comme par le passé la note amusante.»

Non seulement celle-là, mais vous aurez de plus la note à payer.

« Le *Vrai Canard* changera de titre et s'appellera le *Grogard*. »

Aura-t-il pour devise le fameux « *Qui qu'en grogne* » d'Anne de Bretagne ? C'est ce que M. Berthelot ne nous dit pas. Chacun son goût, il peut grogner tout à son aise si le cœur lui en dit, surtout lorsque, comme dans le cas actuel, il sera incapable de contenir sa rage impuissante. Au reste, ça n'est pas dangereux et ça ne mord pas :

« Il sera expédié à nos abonnés et à nos agents qui n'auront qu'à nous féli-

citer du prochain pas que nous allons faire dans la voie du progrès.

Ce prochain pas sera-t-il en avant ou en arrière ? Mystère ! Dans tous les cas c'est nous qui l'aurons poussé malgré lui dans la voie où il ne voulait pas marcher.

« Nous ne voulons pas qu'il y ait confusion entre les deux journaux.»

Tiens ! c'est justement comme nous ! Nous voulons que toute la confusion reste chez nous. Vous êtes pas mal confusé comme cela. Le protêt que vous avez reçu et où vous semblez avoir puisé les arguments que vous nous renvoyez, a dû vous donner à entendre que nous voulions vous laisser confondre tout seul :

« Nous ne tenons point à passer pour l'auteur de certains articles publiés chez notre voisin.»

Oh ! pour cela, par exemple, vous n'avez pas besoin de craindre. Il n'y a pas un lecteur assez idiot pour vous attribuer les écrits qui paraissent dans le *Canard* depuis que ce journal a l'insupportable avantage d'être privé de votre prose. Lorsque vous affirmez que beaucoup de personnes croient reconnaître votre style dans les colonnes du *Canard*, vous vous vantez et vous calomniez ceux qui ont sorti ce journal du boubier où vous l'aviez traîné :

« Avec un titre nouveau nous ne craindrons plus de passer pour le collaborateur d'une feuille que nous avons répudiée, il y a plus de trois ans.»

Ce titre nouveau vaudra peut être plus que tous les titres que vous avez à la confiance du public. Drôle de manière de répudier un journal que d'usurper son titre après l'avoir vendu.

Un conseil en terminant :—A l'avenir lorsque vous aurez commis un acte illégal, si l'on vous force à rendre à César ce qui est à César, exécutez-vous de bonne grâce. Vous ne gagnerez guère à montrer les mauvais côtés de votre caractère fielleux et jaloux. Cachez un peu votre dépit, et, après cela, si le besoin de grogner est trop violent chez vous, grognez à votre aise : cela n'effraie personne. Appelez votre journal le *Cog d'inde* si cela vous convient. Il n'en aura pas plus d'importance tant que vous vous en servirez pour satisfaire vos petites rancunes personnelles.

La Mégère.

AIR : *Quand l'astre qui brille.*

Quand le jour éclaire

Mon heureux logis,

Déjà la colère

M'anime et je dis :

« Allons, paresseux,

Vite debout ! que l'on se presse !

Voyez ces crasseux

Qui croupissent dans la mollesse. »

Dans tout je m'ingère :

Pour charmer mes jours

Comme une mégère

J'enrage toujours.

Très acariâtre

Par tempéramment,

Plus opiniâtre

Qu'un prince allemand :

Il faut un bâton

Pour me baillonner ou me vaincre

En vain voudrait-on

Argumenter pour me convaincre.

Dans tout je m'ingère, etc.

Ma colère énerve
Mon pauvre mari :
Il sait que ma verve
N'a jamais tari.
Il m'approuve en tout.
Malgré cela je le houspille,
Je le suis partout,
Je l'éveille quand il roupille.
Dans tout je m'ingère, etc.

Rouéche et bégueule
J'aime le combat :
En deux tours de gueule
Je clos un débat.
Je me sens rougir
Dès qu'on discute ma morale,
Et je sais rugir
D'une façon un peu brutale.
Dans tout je m'ingère, etc.

Si je m'intéresse
Aux vieux laideçons
Ma foi, je déteste
Les jolis tendrons.
Je suis sans merci
Pour ces derniers que je jalouse
Et je tance aussi
L'être heureux dont je suis l'épouse.
Dans tout je m'ingère, etc.

Brandon de disorde
Des plus dangereux,
Je veux qu'on se morde,
Qu'on soit malheureux.
Je fais éolater
La guerre dans le voisinage ;
Je puis me vanter
D'avoir brouillé plus d'un ménage.
Dans tout je m'ingère, etc.

Lorsque la camarade
Viendra me saisir,
Plus d'une gaillardade
Aura du plaisir.
Des gens peu discrets
Insoriront sur la pierre nue :
« Elle a les regrets ;
De ceux qui ne l'ont point connue. »
Dans tout je m'ingère, etc.

En cour d'assises :
—Vous reconnaissiez avoir été trouver votre femme dans la maison où elle travaillait, et l'avoir frappée de trois coups de couteau ?
—C'est vrai, mon président ; comme nous étions séparés depuis deux ans, je désirais me remettre avec elle. J'ai voulu lui faire des ouvertures !...

Le sage a dit : Il faut retourner sept fois la langue avant de parler.
Simon, lui, prétend que les muets la retournent bien plus que ça avant de dire un mot.

Jean Hiroux à la correctionnelle :
—Prévenu, on ne parle pas à la justice les mains dans ses poches.
—Pourquoi qu'on me défend de les mettre dans les poches des autres ?...

A la gare d'Orléans.
La maman part pour le Midi, laissant bébé pour quelques semaines aux soins de sa grand'mère.
—Voyons, bébé, tu seras bien sage, n'est-ce pas ? Tu ne feras pas de chagrin à bonne maman ? Tu ne pleureras pas ?
—Si, je pleurerai.
—Oui, mais pas longtemps...
—Si, longtemps. Je pleurerai pendant deux jours ; puis, je me reposerai un peu, et puis je recommencerai... »